

CARNET D'INSPIRATIONS

#2



POÉTIQUE
&
POLITIQUE





ÉDITO

Les textes rassemblés ici dans ce 2ème carnet d'inspirations nous ont bousculé·e·s, ému·e·s, parfois réconforté·e·s. Ils ont changé notre vision du monde et notre manière de l'habiter. Ils ont parfois trouvé une place de compagnon au sein des collectifs d'AequitaZ.

Certains de ces textes ont jailli lors de notre escale poétique et politique de l'été 2021, partagés par Aleks, Alizée, Celina, Fabien, Fabrice, François, Jérôme, Laëtitia, Lila, Manu, Marion, Monique, Sarah, Stéphanie. D'autres nous accompagnent depuis longtemps déjà.

Nous avons été touché·e·s par ces textes où des femmes en colère quittent leur silence, où des voix s'élèvent contre le racisme rampant de notre société, où résonnent des appels à réinventer notre rapport au vivant, à l'action collective, à la créativité. Certains nous enjoignent à l'analyse, à la résistance, d'autres à cultiver la douceur et la nuance des situations complexes. Ils sont le fruit d'une collecte plurielle, selon les sensibilités de chacun, mais reliés au projet politique d'AequitaZ et à son horizon de justice sociale et environnementale.

Puisse ce carnet faire également écho à vos luttes, à vos troubles, à vos aspirations. Faites-en bel usage, et racontez-nous les chemins que ces mots vous ont fait emprunter.

Bonne lecture,

AequitaZ
septembre 2022

AEQUITAZ : LA POÉSIE FACE AU POLITIQUE

A la fondation d'Aequitaz, nous avons été fasciné.e.s par la rencontre avec Vivian Labrie, porte-parole du collectif pour un Québec sans pauvreté. Elle animait des carrefours de savoirs où se croisaient savoirs savants et savoirs des gens sur des questions précises comme les finances publiques ou les besoins essentiels. Dans ses animations et ses réflexions, Vivian Labrie mêle des contes de tradition orale, des métaphores et des concepts issus des sciences sociales avec une écoute fine de personnes en situation de marges. Cette pratique fut l'une de nos sources d'inspiration. Nous avons repris certains contes. **Ces histoires ont alimenté notre imaginaire et nous ont aidé à nommer le monde qui nous entoure, à nous positionner.** Au fur et à mesure, nous avons rencontré d'autres textes et d'autres métaphores : le forgeron de Rimbaud, les éléphants des Upanishads et de romain Gary, les murs évoqués par Camus dans son discours de Suède, les oiseaux d'Emily Dickinson et les lucioles de Pier Paolo Pasolini ¹... nous avons ainsi peuplé nos actions de ces rencontres : les parlements libres des jeunes, les collectifs boussole, la huppe, tenir le cap et les freedom summer.

1. voir carnet d'inspiration #1 - 2020

Comment s'articulent poétique et politique ? Aimé Césaire a titré un de ses poèmes « **la justice écoute aux portes de la beauté** ». A Aequitaz, nous nous y attachons sans forcer. Nous envisageons le poétique comme une puissance créatrice. Les mots, les images nous donnent des repères, ils structurent notre espace politique. Nous avons besoin de « **métaphores vives** », selon les mots de Paul Ricoeur, pour incarner les problèmes de justice sociale dans des imaginaires poétiques. Aristote nous a aussi appris que le poétique « **purgeait la crainte et la pitié** » et « **faisait advenir un sentiment commun d'humanité** » (in **Poétique**). Ces mots nomment notre pratique où autrui n'est ni systématiquement un danger, ni une victime, qu'il soit en haut ou en bas de l'échelle sociale. Nous sommes en recherche permanente, cahin-caha, en liant les enjeux de la justice sociale et les mots qui nous aident à discerner un chemin.

Mais pour rester en équilibre, nous tentons d'éviter deux écueils lors de nos cheminements poétiques. Le premier est que **la poésie n'est pas directive**. Il ne s'agit pas de faire passer un message prédéterminé, mais de déposer une intention à discuter. Il ne s'agit pas d'agiter une morale comme les derniers vers d'une fable, mais de regarder nos vies au miroir d'une création sensible. **La poésie n'est pas non plus décorative**, telle un supplément d'âme, un outil rhétorique, une illustration habile. Elle n'a surtout rien à voir avec le fait de donner des leçons avec de vieilles idées dans des habits neufs. Dans notre pratique, Elle est plutôt comme une invitée que l'on écoute sans la comprendre totalement, sans l'épuiser. Parfois, la discussion se passe bien et on s'enrichit mutuellement. Parfois, on s'embrouille et on ne se comprend pas. Inviter la beauté et le tragique à sa table n'est pas de tout repos. Cela peut être déstabilisant, mais nous aimons prendre ce risque.

L'autre écueil, c'est le systématisme. On appliquerait des recettes poétiques, à la manière d'un « outil » pour la réflexion. On pourrait ainsi former, diffuser, « marketer », y apposer le sceau de l'innovation sociale. La poésie même, serait vidée de sa puissance. On a du mal à transmettre cette pratique, autrement qu'en partageant les textes qui nous ont touchés, sans mode d'emploi, tout simplement. Car il nous arrive fréquemment de faire des réunions sans poésie, sans image, sans histoire, ou bien de rencontrer un texte qui ne dépassera pas la frontière de notre intimité et ne sera pas mis en partage. **Pour que la poésie reste d'abord un surgissement, un possible qui advient et non une prescription.**

Aequitaz fait partie de ce mouvement plus vaste qui cherche à revitaliser la démocratie, à changer les rapports de pouvoirs et les rapports de sens, le politique et le poétique. Nous cherchons à créer un artisanat de justice sociale qui réponde à la galère de notre temps avec ses injustices et ses émerveillements, avec ses orages et ses aurores.

Ce texte a été publié sous l'intitulé **Une justice sociale et poétique** par Emmanuel Bodinier dans la revue Projet en février 2022 (<https://www.Revue-projet.Com/articles/2022-02-bodinier-justice-sociale-et-poetique/10952>). Ceci est une version adaptée par Marion Ducasse.

ALTÉRITÉS

- La jarre et le jardin, conte chinois
- Mousse, Mariette Navarro
- Manières d'être vivant, Baptiste Morizot





LA JARRE ET LE JARDIN

Conte chinois

« Un porteur d'eau avait deux grandes jarres, suspendues aux deux extrémités d'une pièce de bois qui épousait la forme de ses épaules. L'une des jarres avait un éclat, et, alors que l'autre jarre conservait parfaitement toute son eau de source jusqu'à la maison du maître, l'autre jarre perdait presque la moitié de sa précieuse cargaison en cours de route.

Cela dura deux ans, pendant lesquels, chaque jour, le porteur d'eau ne livrait qu'une jarre et demi d'eau à chacun de ses voyages. Bien sûr, la jarre parfaite était fière d'elle, puisqu'elle parvenait à remplir sa fonction du début à la fin sans faille.

Mais la jarre abîmée avait honte de son imperfection et se sentait déprimée parce qu'elle ne parvenait à accomplir que la moitié de ce dont elle était censée être capable.

Au bout de deux ans de ce qu'elle considérait comme un échec permanent, la jarre endommagée s'adressa au porteur d'eau, au moment où celui-ci la remplissait à la source.

« Je me sens coupable, et je te prie de m'excuser.

– Pourquoi ? demanda le porteur d'eau. De quoi as-tu honte ?

– Je n'ai réussi à porter que la moitié de ma cargaison d'eau à notre maître, pendant ces deux ans, à cause de cet éclat qui fait fuir l'eau. Par ma faute, tu fais tous ces efforts, et, à la fin, tu ne livres à notre maître que la moitié de l'eau. Tu n'obtiens pas la reconnaissance complète de tes efforts », lui dit la jarre abîmée.

Le porteur d'eau fut touché par cette confession, et, plein de compassion, répondit : « Pendant que nous retournons à la maison du maître, je veux que tu regardes les fleurs magnifiques qu'il y a au bord du chemin. »

Au fur et à mesure de leur montée sur le chemin, au long de la colline, la vieille jarre vit de magnifiques fleurs baignées de soleil sur les bords du chemin, et cela lui mit du baume au cœur. Mais à la fin du parcours, elle se sentait toujours aussi mal parce qu'elle avait encore perdu la moitié de son eau.

Le porteur d'eau dit à la jarre :

« T'es-tu rendu compte qu'il n'y avait de belles fleurs que de TON côté, et presque aucune du côté de la jarre parfaite? C'est parce que j'ai toujours su que tu perdais de l'eau, et j'en ai tiré parti. J'ai planté des semences de fleurs de ton côté du chemin, et, chaque jour, tu les as arrosées tout au long du chemin. Pendant 2 ans, j'ai pu grâce à toi cueillir de magnifiques fleurs qui ont décoré la table du maître. Sans toi, jamais je n'aurais pu trouver des fleurs aussi fraîches et gracieuses. »



« Certains d'entre nous sont la mousse et d'autres les cailloux.
Nous ne sommes pas faits de la même matière. Et nous ne
marchons pas pour les mêmes raisons.
Bien sûr. Nous ne sommes pas un bataillon.
Nous ne marchons pas du même pas. Quant à la direction, dans
peu de temps nous ne serons déjà plus d'accord.
Eux devant, des cailloux : une conviction tellement dure. La rage,
évidemment.
L'endurcissement des luttes qu'ils ont déjà menées. On dit qu'ils
ont fait éclater des affaires au grand jour, et qu'ils ont été
prisonniers. On dit qu'on les traite de terroristes parce qu'ils ne
laissent jamais la vérité tranquille. Alors la forêt, pas le choix. Et
la rage. [...]
N'empêche. Moi je me sens tendre comme la mousse. Poussé par
la curiosité, l'envie d'aimer tout le monde vous voyez ?
On voit.
J'ai vu les rassemblements sur les places.
J'ai vu les premiers départs vers la forêt. La façon dont quelque
chose basculait avec le plus grand calme. Chapeau, d'ailleurs,
pour le calme. Pas évident quand on nous prend à ce point-là
pour des idiots ou des esclaves. J'ai bien vu comme en face ils
perdaient leurs moyens. Plus personne à diriger. J'ai trouvé cette
idée géniale, moi qui n'ai pas beaucoup d'idées. Ne pas casser
la machine, mais la laisser tourner à vide. Quitter le jeu. Bien
vu. Un peuple entier qui glisse entre les doigts, qui se fond dans
une forêt. Un peuple entier qui tourne le dos. J'ai eu envie d'être
quelqu'un de ce peuple.
Eh ?
On ne peut pas s'asseoir un petit moment ?
Se rouler dans la mousse »



« Nous sommes au col de la Bataille, c'est la fin de l'été, il fait froid, les vents puissants du nord viennent se fracasser ici contre les vents du sud. C'est un col désolé, resté au Paléolithique, traversé par une petite route goudronnée, souvent fermée. Mais ce n'est pas un désert : c'est un haut lieu de la vie aérienne. En effet, c'est par là que beaucoup d'oiseaux, d'espèces innombrables, passent dans leur long voyage migratoire vers l'Afrique. C'est une porte mythique pour basculer de l'autre côté du monde. Nous sommes là pour dénombrer. Munis d'un compteur manuel de personnes, utilisé dans les discothèques et les salles de théâtre, nous cliquons frénétiquement, dans une sorte de transe joyeuse, pour chaque hirondelle qui passe : et il en passe des milliers et des dizaines de milliers. Ma compagne en compte 3547 en trois heures de comptage : des hirondelles rustiques, de fenêtres, de rochers. Elles évaluent le vent, la météo, leur nombre, que sais-je encore, elles refont leurs minuscules réserves de graisse pendant la halte ; et à cet instant précis, pour des motifs qui nous échappent, un banc entier d'hirondelles s'engouffre dans une brèche du temps pour passer le col au bon moment, juste au bon moment. Le ciel est constellé d'oiseaux. [...] C'est juste un seuil dans le long cortège d'un bout à l'autre du globe terrestre : la migration de tout ce qui nous reste des dinosaures, toujours bien vigoureux quand certains, candides, les croient éteints (ils se sont simplement transformés en moineaux). Il y a dans le cortège les pipits, les bergeronnettes, les accenteurs mouchets, les gypaètes géants et les microscopiques serins, les roitelets, les venturons, les tichodromes et les milans

royaux, comme des tribus gauloises pavoisant dans leurs couleurs, chacun avec ses mœurs, son langage, sa fierté sans ego, sans miroir – chacun avec ses exigences. Et chacune de ces formes de vie a sa perspective unique sur ce monde partagé, qui maîtrise l'art de lire des signes ignorés de tous les autres. [...]

Tout à coup, un bruit de moteur détourne notre attention. Au-dessous, sur la route, une file indienne de voitures anciennes monte le col. C'est une de ces réunions de collectionneurs, qui sortent le dimanche pour faire rutiler leurs guimbardes pomponnées sur les routes de montagne. Ils s'arrêtent au col. Ils sortent une minute ou deux, pour faire quelques selfies acrobatiques, tentant de faire tenir ensemble sur l'écran capot, sourire et paysage. Ils sont attachants, et contents d'être là. Et puis ils repartent. Ma compagne, à mes côtés, a une image qui nous paralyse dans le vent terrible : « Ils n'ont pas remarqué, dit-elle. »

COLÈRES

- Ça pue ! , Lisette Lombé
- Une femme, Annie Ernaux
- À qui la faute, Kery James feat. Orelsan





« Parfois, à la fin de certaines journées,
une forme de lassitude, terrible, nous submerge.
Parfois, c'est dès le matin que la bête nous attaque.
C'est comme une énorme vague qui s'abat sur nos
tronches, une énorme vague chargée de toutes
les crasses du vieux monde,
une déferlante,
une déferlante charriant toute la pourriture raciste
des journaux et des réseaux sociaux,
une déferlante, marée coupante, nausée plombante,
une agression plus une agression plus une agression
plus une agression plus une agression...
Ces jours-là, on se dit que nos réunions
et nos mobilisations ne servent à rien,
on se dit que personne ne peut terrasser le désert,
on se dit que personne ne peut venir à bout
des dragons à crête blanche.

On sait pourtant.
On sait que ce n'est pas pour nous les fruits de la lutte,
on sait que ce n'est pas pour demain,
on le sait mais on lutte et on lutte.
On le sait mais ces jours-là, jour de brèche, jour de gerbe,
jour de giclée apocalyptique,
on se dit que, peut-être, même nos enfants
n'en verront pas la fin
de cet interminable tunnel.
Ces jours-là, y a pas à dire, ça craint vraiment !



Ça pue la régression à dix mille kilomètres à la ronde,
ça pue les types qui jouent des coudes et de la crotte,
ça pue le rance, prisonnier dans les replis, ça pue,
ça pue l'à rebours féroce, ça pue les nanas comme nous,
les nanas qu'on sort comme des tapisseries du dimanche
pour colorer les assemblées, colorer les livres, colorer
les rangs et se dédouaner de tout le reste et de tous
les autres, ça pue la menace de tout, menace, menace
de remplacement, menace de fin, fin de race, fin de vie, fin
du temps béni des colonies, fin de fermer sa gueule, ça pue,
ça pue jusque sous le sel de la mer,
ça pue le dératiseur pour hommes, toi Homme noir,
toi Homme rom, toi Homme arabe,
ça pue, caves humides, cerveaux vides, multiplication
des frontières et des décrets et des arrêtés royaux, ça pue
les troupeaux morts, ça pue les fronts bas, ça pue
les sauterelles, ça pue les ténèbres, les pantoufles,
monnaies de singes et comptes d'apothicaires, ça pue !

Alors on relit nos anciens textes, on relit nos anciens
poèmes, on relit, on les relit, pour ne pas
se décomposer, pour ne pas capituler, pour tenir, tenir
debout, tenir fierté, tenir justice, tenir.
On relit nos anciens textes, on relit nos anciens poèmes,
nos premiers, nos naïfs, nos sans-artifices, textes des
début, textes des aurores, car eux seuls peuvent nous
crier que nous ne sommes pas zinzins, pas ouin ouin ?
que nous ne sommes pas paranos, pas hystériques,
que nous ne sommes pas folles.

Tenir. »



« Elle a cessé d'être mon modèle. Je suis devenue sensible à l'image féminine que je rencontrais dans L'Echo de la Mode et dont se rapprochaient les mères de mes camarades petites-bourgeoises du pensionnat : minces, discrètes, sachant cuisiner et appelant leur fille « ma chérie ». Je trouvais ma mère voyante. Je détournais les yeux quand elle débouchait une bouteille en la maintenant entre ses jambes, j'avais honte de sa manière brusque de parler et de se comporter, d'autant plus vivement que je sentais combien je lui ressemblais. Je lui faisais grief d'être ce que, en train d'émigrer dans un milieu différent, je cherchais à ne plus paraître. Et je découvrais, qu'entre le désir de se cultiver et le fait de l'être, il y avait un gouffre. Ma mère avait besoin du dictionnaire pour dire qui était Van Gogh, des grands écrivains, elle ne connaissait que le nom. Elle ignorait le fonctionnement de mes études. Je l'avais trop admirée pour ne pas lui en vouloir, plus qu'à mon père, de ne pas pouvoir m'accompagner, de me laisser sans secours dans le monde de l'école et des amies avec salon-bibliothèque, n'ayant à m'offrir pour bagage que son inquiétude et sa suspicion, « avec qui étais-tu, est-ce que tu travailles au moins. »

Nous nous adressions l'une à l'autre sur un ton de chamaillerie en toutes circonstances. J'opposais le silence à ses tentatives pour maintenir l'ancienne complicité (« on peut tout dire à sa mère ») désormais impossible : si je

lui parlais de désirs qui n'avaient pas trait aux études (voyages, sport, surboums) ou discutais de politique (c'était la guerre d'Algérie), elle m'écoutait d'abord avec plaisir, heureuse que je la prenne pour confidente, et d'un seul coup, avec violence : « cesse de te monter la tête avec ça, l'école en premier. »

Je me suis mise à mépriser les conventions sociales, les pratiques religieuses, l'argent. Je recopiais des poèmes de Rimbaud et de Prévert, je collais des photos de James Dean sur la couverture de mes cahiers, j'écoutais La mauvaise réputation de Brassens, je m'ennuyais. Je vivais ma révolte adolescente sur le mode romantique comme si mes parents avaient été des bourgeois. Je m'identifiais aux artistes incompris. Pour ma mère, se révolter n'avait eu qu'une seule signification, refuser la pauvreté et qu'une seule forme, travailler, gagner de l'argent et devenir aussi bien que les autres. D'où ce reproche amer, que je ne comprenais pas plus qu'elle ne comprenait mon attitude : « si on t'avait fichue en usine à douze ans, tu ne serais pas comme ça. Tu ne connais pas ton bonheur ». Et encore, souvent, cette réflexion de colère à mon égard : « ça va au pensionnat et ça ne vaut pas plus cher que les autres. » A certains moments, elle avait dans sa fille, en face d'elle, une ennemie de classe. »



À QUI LA FAUTE ? Kery James feat. Orelsan

2018

Paroliers : Alix Mathurin / Aurélien Cotentin / Lionel Fabert
/ Thibaut Rapon

Album Tu vois j'rap encore. Universal Music

« [...] Compare ces quartiers à c'que nos parent ont fui
Le Bois-l'Abée, c'est le luxe pour quelqu'un qui vient d'Haïiti
Quand j'observe ceux qui ont plus, j'me rappelle de ceux
qu'ont moins
D'aussi loin qu'j'me souvienn, j'n'ai jamais vu maman
s'plaindre
Sais-tu d'où l'on vient?
Ouais, j'm'en suis sorti tout seul, t'as bien compris, tout seul
Hein, pauvreté sous l seuil, les banlieues n'sont pas les seules
Campagnards, l'abandon, la misère est aussi rurale
J'en connais des p'tits blancs pour qui la vie est brutale

*Les blancs souffrent aussi, merci, j'voyais pas les news
La banlieue porte un gilet jaune depuis vingt ans, tout
l'monde s'en bat les couilles
La France est dans l'déni, mélange d'ignorance et d'mépris
Me parle pas d'ethnie, j'ai des oncles qui croient
qu'l'Afrique, c'est un pays
J'connais les quartiers vus par ceux qui y mettent pas les
pieds
Qu'en parlent à tous les repas, n'envisagent même pas
d'aller voir les faits
J'ai grandi dans « traîne pas avec ces gens, tu vas t'faire
agresser »
Mythes et légendes à la télé, faut s'intégrer sans qu'on
s'mélange
Galère sans contre-exemple, l'avenir sera ton présent*

Pas d'colonie sans conséquences, racisme anti-blanc, tant
d'complaisance
Crois-moi, j'connais cette France
J'dis pas qu'tout l'monde est mauvais
J'dis qu'peur et négligence rendent une population
méchante

Y a du racisme en France, à qui l'dis-tu?
J'ai écrit «Lettre à la République», toi, où étais-tu?
On n'fait pas bouger les choses en dressant seulement des
constats
Subir ou agir, j'vais t'le dire cash moi
La vie est une question de choix
Ni de gauche, ni de droite mais si nos frères ne trouvent
pas de taf
Qu'est-c'qu'ils peuvent faire à part monter leur propre
boîte?
T' observes le monde avec un strabisme, t'es naïf
Tu crois encore à SOS Racisme et aux manif'

J'suis pas naïf, j'suis trahi, je crois plus c'qu'on m'a appris
L'égalité, la patrie, ah oui?
Est-c'que c'est toi qui choisit ? Monte ta boîte, qui s'enrichit
sur ton crédit?
Rentre dans le système ou pèris, oublie tes rêves dans un
hall de mairie
Tant qu'ils parleront d'élite
Ils disent que tu peux t'en sortir si tu l'mérites
Mais tu mérites de t'en sortir, c'est qu'une technique
L'État veut t'endormir et jouer les marchands de sommeil
Un seul modèle de réussite, le leur, basé sur l'oseille
S'ils aident les jeunes, c'est à devenir des vieux comme eux

Tu peux toucher l'jackpot, tu battras pas l'casino à son
propre jeu
Système en pyramide, l'argent monte, la merde reste en bas
J'dis pas qu'tout l'monde est dans le complot, j'dis qu'ça les
dérange pas

[...] J'n'essaye pas d'nier les problèmes
Je n'compte pas sur l'État, moi, j'compte sur nous-mêmes
À qui la faute ? Cette question appartient au passé
J'n'ai qu'une interrogation moi, « qu'est-ce qu'on fait ? »

ÉLANS

- Voyageur, il n'y a pas de chemin,
Antonio Machado
- Premier mouvement , Alain Damasio
- Seuls et vaincus, Gaël Faye
- Pas pleurer, Lydie Salvayre





CAMINANTE. NO HAY CAMINO
(VOYAGEUR. IL N'Y A PAS DE CHEMIN)
Antonio Machado

1912

Proverbios y Cantarès. Campos de Castilla

« Caminante, son tus huellas
el camino, y nada mas ;
caminante, no hay camino,
se hace camino al andar.

Al andar se hace camino,
y al volver la vista atras
se ve la senda que nunca
se ha de volver a pisar. »

Traduction par E. Bodinier

« Marcheur, ce sont tes traces
Qui font le chemin, rien de plus
Marcheur, le chemin n'existe pas
Le chemin naît en marchant.

En marchant naît le chemin
Et en regardant derrière toi,
Tu vois le sentier où jamais plus
Tu ne poseras de nouveau tes pas. »



« Pourquoi en moi y-a-t-il toujours ce sentiment d'une mission,
cette conviction que j'ai quelque chose à faire ici,
sur ce sol,
quelque chose que personne ne pourrait faire à ma place
et qui,
si je ne le fais pas,
serait perdu pour toujours ?

Cette vie ne manque de rien.
Alors pour cet espoir ?
Pourquoi ce creux en moi,
ce trou dans l'acier plein de la vie qui fait appel d'air,
m'expulse de moi-même,
ce creux qui me tire vers ce but -
le dehors,
liberté intérieure à chacun de nous -
dont je ne sais au juste si l'idée même a un sens ?
Je ne sais si ce que je cherche de toutes mes putains de
forces à faire éclater comme un soleil en miette n'est pas
déjà là,
en moi,
accompli,
déjà fait et éclatant !
je trouve juste important,
ça :
reprendre la main,
ensemble.

Alors peut être que je le fais vraiment pour les gens ?
Que par cet appel d'air,
ce qui sort de moi pour aller vers eux
est l'espoir le plus prétentieux du cosmos :
leur apprendre ...
à vivre !
Du bas de mes trente ans ...
par amour ? »



« Vous finirez seuls et vaincus
Sourds aux palpitations du monde
A ses hoquets, ses hauts ses bas
Ses haussements d'épaules veules
Au recensement des ossements
Qui tapissent le fond des eaux

Vous finirez seuls et vaincus
Aveugles aux débris tenaces
De ces vies qui têtues s'enlacent
De ces amours qui ne se lassent
Même lacérées de se hisser
À la cime des songeries

Vous finirez seuls et vaincus
Grands éructants rudimentaires
Insouciant face à nos errances
Sur la rude écale de la Terre
Indifférents aux pulsations
Qui lâchent laisse à l'espérance

Vous finirez seuls et vaincus
Car longue longue est la mémoire
Des pieds des peaux des au-revoir
Et de ces temps itinérants
Où devisant et divisant
Vous créez un monde en noir et blanc

Vous finirez seuls et vaincus
Vos cris vos cors et vos crédos
Autorité en toc et broc
Ne sauront vous sauver de rien
L'éclat de nos vies entêtées
Eblouira vos en-dedans

Et vos enfants joyeux et vifs
Feront rondes et farandoles
Avec nos enfants et leurs chants
Et s'aimant sans y prendre garde
Vous puniront en vous offrant
Des petits-enfants chatoyants

Vous finirez seuls et vaincus
Car invincible est notre ardeur
Et si ardent notre présent
Incandescent notre avenir
Grâce à la tendresse qui survit
À ce passé simple et composé

[...]

Vous finirez seuls et vaincus »



« Ils ont tous deux dix-huit ans.

Ils sont nés tous deux dans un village où les choses infiniment se répètent à l'identique, les riches dans leur faste, les pauvres sous leur faix ; un village autarcique et étroit où l'autorité des anciens est aussi intouchable que la fortune des Burgos, où la destinée de chacun est notifiée dès sa naissance, et où rien jamais n'arrive qui lève un peu d'espoir, un peu de souffle, un peu de vie.

Ils ont tous deux grandi dans un endroit coupé du monde, parcouru seulement par des ânes mélancoliques et les deux automobiles que compte le village : la camionnette dégingluée du père de Joan qui va vendre les légumes à la ville et la Hispano-Suiza de don Jaume ; un trou perdu où ni la télévision, ni le tracteur, ni la motocyclette n'ont encore fait leur apparition, qui ne dispose même pas d'un bureau de poste, où le premier docteur se trouve à trente kilomètres, et où l'on guérit les brûlures par des marmonnements et les autres maladies par l'huile de ricin ou le bicarbonate de soude.

Tous deux ont travaillé dans un monde lent, lent, lent comme le pas des mules, un monde où l'on cueille les olives à la main, où l'on pousse l'araire à la force des bras, et où l'on va remplir la cruche à la fontaine. Tous deux se sont heurtés à l'autorité de leurs pères, sévères par tradition, adeptes par tradition de l'éducation filiale à coups de ceinturon, convaincus par tradition que les choses doivent

rester à tout jamais ce qu'elles sont, et fermés par tradition au dialogue père fils, les paroles paternelles opérant selon la logique implacable du « c'est comme ça et pas autrement », l'unique qu'ils connaissent et qu'ils estiment juste.

Et brusquement, à Lérída, tous deux découvrent des thèses qui s'opposent furieusement à cette vision immuable qu'ils pensaient être la seule concevable. Ils apprennent que les choses peuvent se chambouler, se défaire, se foutre en l'air. Que l'on peut refuser, sans que le monde croule, les discours coutumiers. Que l'on peut dire non aux cuistres, aux arrogants, aux tyranniques, aux serviles, aux pleutres. Et tout balayer, putain, tout balayer, balayer toute cette misère qu'ils exècrent.

Et leur vitalité naturelle est attirée par cette vague houleuse qui fiche tout par terre et fait reverdir leurs désirs.

Ils se laissent emporter par sa crue. Ils rêvent d'actes séditieux, d'insolences grandioses, de choses immenses et inconnues qui s'étendront au delà de leur vie et marqueront l'Histoire. Ils croient à une révolution complète des esprits et des cœurs. Ils croient à cet enchantement.

Ils disent qu'ils savent à présent où mettre leur courage. Ils disent qu'ils ne supporteront plus de laisser leurs désirs à la porte d'eux-mêmes, como un paraguas en un pasillo. Que leur père se foute bien ça dans le crâne ! Finies les peurs et les abdications !

¡ QUEREMOS VIVIR ! »

TACTIQUES & STRATÉGIES

- ♦ De la tyrannie , Timothy Snider
- ♦ Sortir du conte, Jessica Guillemette
- ♦ L'oiseau de liberté, Jalâleddin Mowlavi Rûmi
- ♦ Je suis un cerf-volant à Nice, Pinar Selek





« Défendre les institutions

Ce sont les institutions qui nous aident à préserver la dignité. Elles ont aussi besoin de notre concours. Ne parlez pas de « nos institutions » à moins de les faire vôtres en agissant en leur nom. Les institutions ne se protègent pas elles-mêmes. Elles tombent l'une après l'autre à moins qu'elles soient d'emblée défendues. Choisissez donc une institution qui vous tient à cœur – tribunal, journal, loi, syndicat – et prenez son parti.

[...]

Se sentir responsable du monde

Les symboles d'aujourd'hui permettent la réalité de demain. Repérez les swastikas et autres signes de haine. Ne détournez pas le regard, ne vous habituez pas. Retirez-les vous-même et donnez ainsi l'exemple aux autres, qu'ils fassent de même.

[...]

Se distinguer

Il faut bien que quelqu'un le fasse. Il est aisé de suivre le mouvement. Cela peut sembler étrange de faire ou dire autre chose. Sans cette gêne, cependant, point de liberté. Souvenez-vous de Rosa Parks. Dès l'instant où vous donnez l'exemple, le charme du statu quo est rompu, et d'autres suivent.

[...]

Regarder dans les yeux et engager la conversation

Ce n'est pas simple affaire de politesse. Il s'agit d'être citoyen et un membre responsable de la société. C'est aussi une façon de rester en contact avec son entourage, d'abattre les barrières sociales et de comprendre à quoi on doit ou non faire confiance. Si nous entrons dans une culture de la dénonciation, il importe de connaître le paysage psychologique de sa vie quotidienne.

[...]

Pratiquer la politique corporelle

Le pouvoir désire que votre corps s'amollisse dans votre fauteuil et que vos émotions se dissipent devant l'écran. Sortez. Mettez votre corps dans des lieux peu familiers avec des gens qui vous sont peu connus. Faites-vous de nouveaux amis. Marchez avec eux. »



« Ils étaient, une fois, les milliers de petits chaperons rouges.

Ils avaient tous traversé la forêt en un seul morceau, après avoir confronté les loups, au-delà des grands-mères inquiètes et des sentiers qui bifurquent. Une fois les illusions dissipées, ils sont apparus. Ils étaient multiples et ils n'étaient qu'un, unis par ce désir de sortir du conte pour devenir l'histoire. Ils commencèrent par s'attaquer aux espaces blancs, repoussant les marges, barbouillant les pages de leurs slogans et de leurs oiseaux rouges. Dans le panier d'osier qu'ils trimbalaien depuis toujours, les pinceaux, les carnets et les chaussons de danse côtoyaient les rêves, les convictions, les convulsions.

Et lorsqu'ils sortirent du cadre ils rencontrèrent le Moloch, immobile devant eux. Il avait une apparence indéfinie qui rappela aux petits chaperons rouges les loups déguisés en grands-mères qu'ils avaient tous rencontrés à un moment ou à un autre lors de leur périple. Tantôt nid de serpents, tantôt sirène, tantôt amalgame de corps épuisés et d'espoirs abandonnés, le Moloch se tenait devant eux alors qu'autour de lui l'air se faisait rare, vicié par une odeur âcre et métallique. Trois fois, la bête tenta de parler mais de sa bouche ne sortirent que des phrases trompeuses, que des mots usés, que des statistiques. Les petits chaperons rouges reçurent ces invectives sans broncher.

Puis ils se mirent en marche. Ils encerclèrent un Moloch trop lourd pour bouger, dont les racines étaient ancrées

depuis bien trop longtemps dans le sol. Certains se mirent à parler une langue belle et colorée, pleine de rondeurs et d'ondulations. D'autres utilisèrent la langue juste et implacable propre à ceux dont les convictions peuvent soulever des montagnes (rouges). Certains petits chaperons rouges se mirent à danser, d'autres à chanter, d'autres à peindre le décor grisâtre de couleurs chaudes et de paroles riches, plus riches que le Moloch ne pourrait jamais l'être.

Qu'arriva-t-il ensuite? Remplissez les blancs, sortez du cadre. Ceci est un conte dont vous êtes le héros.

*

Ils étaient, une fois, les milliers de petits chaperons rouges. Nous sommes. Aujourd'hui.

Sortons du conte pour devenir l'histoire. »



« C'était dans des temps anciens, dans le lointain pays qu'on appelait autrefois la Perse, un commerçant de Bagdad annonce à sa famille qu'il va voyager en Inde. La veille de son départ, il demande à chacun ce qu'il souhaiterait en cadeau. Sa femme lui demande une robe. Sa fille une flûte. Son fils un arc. Mais le commerçant disposait également d'un oiseau magnifique, aux mille couleurs. Celui-ci demanda alors :

« Et moi ? Pourrais-je avoir un cadeau ?

- Oui, naturellement.

- Je voudrais ma liberté.

- Non ce n'est pas possible. Demande-moi autre chose.

- Alors, lorsque tu iras en Inde, tu vas traverser ma forêt natale où tu verras des oiseaux qui me ressemblent.

Pourrais-tu annoncer à mes frères et soeurs que je vis désormais ici ? Dis-leur comment je vis, là où je me trouve.

Dis-leur que je pense à eux et que je les salue.

- D'accord. »

Et le commerçant s'en alla. Il acheta de quoi contenter sa famille. Puis il se rendit dans la-dite forêt où il vit des oiseaux qui ressemblaient au sien. Il les interpella :

« Bonjour. Je viens de Bagdad. J'ai dans ma maison un oiseau qui vous ressemble. Il vit chez moi dans sa cage. Il dispose de tout. Il va bien. Il pense à vous et vous salue. »

Soudain, un oiseau se met à trembler et tombe par terre du haut de l'arbre. Comme mort. Le marchand se dit que ce devait être le choc de la nouvelle. Puis, il rentra chez lui. Il distribua ses cadeaux. Le perroquet lui demanda :

« Et moi ? As-tu transmis mon message ?

- Oui mais je suis désolé, commença à se lamenter le marchand.

- Que s'est-il passé ? Insista l'oiseau. D'où te vient ce chagrin ?

- Eh bien, quand j'ai transmis ton message, l'un des oiseaux qui te ressemble s'est mis à trembler et est subitement tombé à terre sans vie. Je suis désolé. Je pense que c'est la terrible nouvelle qui lui a fait cela. »

A cet instant, l'oiseau se mit à trembler et tomba inanimé dans sa cage. Le commerçant s'écria :

« Oh nooon ! Ô mon ami ! Que s'est-il passé ? »

Et il se lamenta longuement. Il prit l'oiseau entre ses mains et s'en alla dans le jardin pour l'enterrer. Alors qu'il venait de sortir, pffrrt, l'oiseau s'envola soudain sur une branche. Etonné, le commerçant lui demanda :

« Que fais-tu ? Pourquoi cette comédie ? Reviens dans ta cage. Nous avons besoin de toi.

- Cet oiseau que tu as vu en Inde m'a montré comment sortir de ma prison. Par son exemple, il m'a indiqué la voie. Adieu mon maître. Je m'en vais. »



JE SUIS UN CERF-VOLANT À NICE 2021

Pinar Selek

<https://pinarselek.fr/actualites/je-suis-une-cerf-volant-a-nice/>

« Le 5 juin à Nice, il y aura une action féministe transnationale pour une Europe sans muraille. Les féministes venues de tous les coins de l'Europe défileront près des frontières italiennes, pour refuser les politiques de criminalisation des migrations qui tuent, qui torturent les populations non-européennes et qui pèsent particulièrement sur les femmes, notamment sur les lesbiennes et les personnes trans. Cette action veut rendre visible ce qui ne l'est pas. Elle est ouverte à tout le monde, mais cette fois-ci le féminin l'emportera sur le masculin. Comme on le voit déjà par son nom : Toutes Aux Frontières ! Les hommes supporteront-ils être représentés par le féminin ? Je l'espère bien !

Venez le 5 juin à Nice. Pour expérimenter ensemble une petite traversée grâce aux cerfs-volants. Avant de prendre la route, faites un cerf-volant qui exprime quelque chose d'original. Nous allons les faire voler ensemble au-dessus de la mer qui est aussi une frontière meurtrière. La mer bleue de la Côte d'Azur qui est désormais un tombeau. Les cerfs-volants colorés vont danser sur la mer pour saluer les morts, pour saluer les Odyssées de notre époque. Et aussi pour mettre en scène les traversées des femmes qui volent, voyagent, se libèrent, s'inventent et créent.

En tant que femme exilée, je serai une des cerfs-volants ! Je suis une Cerf-volant. Une femme sans frontière. Mais fragile. J'ai besoin de la solidarité. Pour pouvoir voler. Pour pouvoir... danser avec les vents !

Oui, on peut facilement me déchirer, m'écraser. Je ne suis pas une Oiseau, mes ailes sont différentes. Construites... par des milliers de mains. Je suis une des cerfs-volants, de milliers de couleurs, de milliers d'expressions. Je suis une des femmes exilées qui représentent 54% des migrant-es en Europe. Des invisibles. Je sais que, dans cette invisibilité, les Etats européens veulent nous condamner à une existence sans droit, à l'exploitation et à la violence. Pourtant... pourtant, dans cette invisibilité, il y a aussi la résistance qui embellit nos parcours. La résistance collective qui embellit notre vie. La résistance féministe qui embellit notre monde. Comme des défilées de cerfs-volants.

Je suis une Cerf-Volant... On peut facilement me déchirer, écraser. Et le 5 juin à Nice, quand le ciel sera rempli d'autres cerfs-volants, je vais sentir très fort que ce monde triste pourrait être un espace de fête ! Un espace de liberté. Avec d'autres cerfs-volants, je danserai pour la liberté de voyager. Pour la liberté de s'installer. Pour la liberté d'aimer.

Je suis une Cerf-Volant... Après le 5 juin ça sera plus difficile de me déchirer ! »

SUR LA POÉSIE

- De sang et de lumière, Laurent Gaudé
- La poésie n'est pas un luxe, Audre Lorde
- L'état de poésie, René Depestre





« Je veux une poésie du monde, qui voyage, prenne des trains, des avions, plonge dans des villes chaudes, des labyrinthes de ruelles. Une poésie moite et serrée comme la vie de l'immense majorité des hommes. Je veux une poésie qui connaisse le ventre de Palerme, Port-au-Prince et Beyrouth, ces villes qui ont visage de chair, ces villes nerveuses, détruites, sublimes, une poésie qui porte les cicatrices du temps et dont le pouls est celui des foules.

Je veux une poésie qui s'écrive à hauteur d'hommes. Qui regarde le malheur dans les yeux et sache que dire la chute, c'est encore rester debout. Une poésie qui marche, derrière la longue colonne des vaincus et qui porte en elle part égale de honte et de fraternité. Une poésie qui sache l'inégalité violente des hommes devant la voracité du malheur. [...]

Le territoire de cette poésie, c'est le monde d'aujourd'hui, avec ses tremblements et ses hésitations. Elle s'écrit à corps à corps avec les jours. Elle sent la sueur et l'effroi. Elle est charnelle, incarnée. Le monde d'aujourd'hui est épique, tragique, traversé de forces violentes. Il se rappelle à nous avec brutalité. Des failles idéologiques réapparaissent. Des menaces grondent. Il faut dire et tenir ce que l'on est, ce que l'on veut être. L'écriture ne m'intéresse pas si elle n'est pas capable de mettre des mots sur cela. Qu'elle maudisse le monde ou le célèbre, mais qu'elle se tienne tout contre lui. Nous avons besoin des mots du poète, parce que ce sont les seuls à être obscurs et clairs à la fois. Eux seuls, posés sur ce que nous vivons, donnent couleurs à nos vies et nous sauvent, un temps, de l'insignifiance et du bruit. »



LA POÉSIE N'EST PAS UN LUXE

Audre Lorde

1977

Sister Outsider, traduction Magali C. Calise
Editions Mamamélis

« La poésie n'est pas un luxe. C'est une nécessité vitale. Elle génère la qualité de la lumière qui éclaire nos espoirs ainsi que nos rêves de survie et de changement, espoirs et rêves d'abord mis en mots, puis en idées, et enfin transformés en actions plus tangibles. La poésie est le chemin qui nous aide à formuler ce qui est sans nom, le rendant ainsi envisageable. Les horizons les plus lointains de nos espoirs et de nos peurs sont pavés de nos poèmes, taillés dans le roc des expériences de nos vies quotidiennes. À mesure que nous apprenons à les connaître et à les accepter, nos émotions ainsi explorées deviennent des terres sacrées et fertiles pour les idées les plus radicales et les plus audacieuses. Elles abritent dès lors cette différence si nécessaire au changement et à l'élaboration de toute action sensée.

Je pourrais énumérer sur le champ au moins dix idées qui, si elles n'étaient pas nées de rêves et de poèmes, m'auraient semblé intolérables ou incompréhensibles et effrayantes. Il ne s'agit pas là d'un songe creux, mais d'une attention soutenue prêtée au véritable sens de « cela est bien pour moi ». Nous pouvons nous entraîner à respecter nos émotions et à les mettre en mots afin de les partager. Et là où la parole n'émerge pas encore, c'est notre poésie qui nous aide à la façonner. La poésie n'est pas que rêve et vision ; elle est la colonne vertébrale de nos existences. Elle pose les fondations des changements futurs, elle jette un pont par-dessus notre peur de l'inconnu.



[...] L'expérience nous a appris qu'il est nécessaire d'agir ici et maintenant, toujours. Nos enfants ne peuvent pas rêver s'ils ne vivent pas, ils ne peuvent pas vivre s'ils ne sont pas nourris, et qui d'autre leur donnera cette précieuse nourriture sans laquelle leurs rêves ressembleront aux nôtres. « Si vous voulez qu'un jour nous changions le monde, il faudrait au moins que nous vivions suffisamment longtemps pour devenir adulte ! » hurlent nos enfants. [...]

Parce que nous vivons au sein de structures façonnées par le profit, le pouvoir vertical, la déshumanisation institutionnalisée, nos émotions n'étaient pas censées survivre. On attendait des émotions, mises à l'écart tels d'incontournables accessoires ou d'agréables passe-temps, qu'elles s'agenouillent devant la pensée de la même façon que les femmes s'agenouillent devant les hommes. Mais les femmes ont survécu. En poètes. [...]

Les idées nouvelles n'existent pas. Il n'y a que de nouvelles façons de les ressentir - et d'analyser ce que valent ces idées, le dimanche à sept heures du matin, après le brunch, en faisant fiévreusement l'amour, en faisant la guerre, en accouchant, en pleurant nos morts - pendant que nos vieilles aspirations nous tourmentent, que nous combattons cette peur archaïque de rester muette, impuissante et seule, pendant que nous découvrons de nouvelles possibilités et de nouvelles forces. »



« L'état de poésie s'épanouit à des années-lumière des états de siège et d'alerte. À cet état, à défaut d'une caravane d'hirondelles, un seul souvenir d'enfance fait le printemps. La vie y trouve des îles ou la canne à sucre et les préjugés de race ne passent jamais dans le même champ sous les ailes blanches des corbeaux de l'infamie.

L'état poétique est le seul promontoire connu d'où par n'importe quel temps du jour ou de la nuit l'on découvre à l'œil nu la côte nord de la tendresse. C'est aussi le seul état de la vie qui permet de marcher pieds nus sur des kilomètres de braises et de tessons ou de traverser à dos de requin un bras de mer en furie.

Entre un coup d'État militaire et un coup d'État poétique il y a la distance qui sépare la charogne d'un léopard du dernier mouvement chanté de la Neuvième symphonie. Un coup d'État poétique peut fournir l'électricité, sans une panne pendant cent ans, à une ville de dix millions d'habitants. En État de poésie, le mâle ne prend pas la femelle, pas plus qu'il ne la possède, moins encore il la coupe, la taille, la dévore crue ou la soumet à une implacable cognée ; de son étoile en danger, l'homme fait le plongeon à la femme qui multiplie son droit à la lumière.

L'État de poésie est commun à tous les hommes, mais le jour où il doit, sous les insultes et les pierres, se retirer d'un peuple ou d'un individu, il laisse derrière lui des varechs ou cétacés en putréfaction, des ossements frais d'hippopotames, des langues mortes sous la hache d'un bourreau, des tonnes de serpents à hélices, des cadavres avancés de dangereuses étoiles, une fosse à croquer les sinistrés de l'universelle vacherie. »

PUISQUE CECI EST UNE PAGE BLANCHE,
POURQUOI NE PAS Y ÉCRIRE UN MOT?

Victor Hugo



AequitaZ est une association nationale créée en 2012 pour dépasser le sentiment d'impuissance généré par les peurs, les replis et les injustices en France et en Europe. L'association expérimente des actions politiques et poétiques qui développent le pouvoir d'agir de personnes qui vivent des situations d'inégalités.

EDITION 2022



WWW.AEQUITAZ.ORG